



LA SAISON AU CONCERT

« Le communisme, voilà l'ennemi » : M. Albert Sarraut *dixit*. Et mille préoccupations actuelles tournent autour de ce cri d'alarme. Il ne serait peut-être pas inopportun de les transposer dans le domaine de la musique, en ce juillet, saison annuelle des examens de conscience artistique. Car, nul n'en ignore, il existe un communisme artistique, en général, et musical singulièrement parlant. Tout comme le communisme politique — dont nous ne saurions nous occuper dans cette revue — il repose sur la négation des principes d'autorité, d'ordre et de propriété : autorité de la tonique, ordre des rythmes dans l'espace et de volumes, propriété de la basse fondamentale. En germe dans l'allération de la quinte, ascendante et descendante, il a trouvé, en France, un terrain favorable à son incubation dans le libéralisme debussyste, qui en était pourtant si profondément éloigné quant à la volonté directrice, et est sorti de l'œuf peu avant la guerre, l'œuf étant une cervelle russo-internationale : celle de M. Stravinsky. Durant la tourmente, il commença à être cultivé chez nous. On sait la vogue considérable qu'il connut durant la période qui suivit l'armistice et la sorte de fascination qu'il exerça sur des esprits qu'on eût été fondés à croire devoir être rangés parmi les meilleurs et les plus équilibrés. Une sorte de dilettantisme comparable au communisme politique de salon, dont on discutait avec cent mille francs de rente en portefeuille. Il suffisait que le commissaire tonal fût rossé, que le sens commun décollant de « la nature même des choses », pour parler comme Montesquieu, fût méprisé, que les nécessités du système auditif créées par l'atavisme ancestral fussent non pas cultivées, élargies, mais piétinées, pour que M. et Mme Snob, lui en frac impeccable, elle déshabillée par un maître couturier, se pâmassent d'aise, criassent à l'exquis, l'adorable, le divin : au chef-d'œuvre.

Eh bien, il semble que cette saison qui s'achève, on en soit un peu revenu. Les crisseurs systématiques se sont montrés modestes dans leurs exploits ; encore que certains se soient déroulés dans le cadre de l'Opéra, ils n'ont pas dépassé le stade de manifestations particulières ou de chapelles. Modestes dans leurs propos aussi : l'un des plus notoires chefs de file n'avouait-il pas, dit-on, aux choristes, ses interprètes, qui ne soupçonnaient pas sa présence parmi eux et vitupéraient contre l'auteur et ce qu'il leur faisait chanter : « Je n'ai jamais su écrire pour les voix » — ce qui est inexact d'ailleurs et n'est le résultat que d'une volonté... communiste. Modestes dans leurs crissemens même enfin car, incontestablement, il leur a été mis une sourdine et les productions du plus dernier bateau universel affectent, à quelques frottements près, de se retremper dans les ondes momifiantes des élucubrations de Bellini ou du père Adam suivant un courant qui nous vient de l'Est : le *Postillon de Longjumeau* ne triomphe-t-il pas, en effet, de l'autre côté de la « Germania » ? Quant au public, après l'engouement irraisonné des ans passés, il semble de plus en plus s'être désintéressé d'une forme d'art qu'il n'avait adorée, au fond, que par souci de satisfaire à la mode et aussi, il faut le reconnaître pour sa décharge, par crainte d'injustices semblables à certaines qui souillèrent le passé faute de compréhension volontairement ancillaire. En cela, il s'est fait le microcosme de l'ambiance actuelle, ambiance où l'on sent se dessiner une résistance au virus de la III^e Internationale : tant l'art n'est que le reflet des contingences sociologiques au sein desquelles il se développe.

Fraternité ; il ne vient à la pensée de quiconque d'effacer ce mot rayonnant d'espérance heureux du vocabulaire artistique, mais on a paru préférer à son application idéologique, tortionnaire des réalités qui, tôt ou tard, finissent par valancer les systèmes les plus ingénieux, à son application nivelant par le bas la hiérarchie sonore, son exaltation dans l'ordre et la beauté par le truchement du génie beethovenien.

Cette année, en effet, aura été placée sous le signe de Beethoven ; de tous côtés les hommages ont fusé, innombrables, au pied de l'immortel génie, faisant retentir, à l'occasion du centenaire de son envol dans l'éternité, ses *Symphonies* et autres chefs-d'œuvre comme autant de fanfares clamant sa gloire, immarcescible tant que l'état social et l'être humain resteront debout dans leur forme actuelle. Ils ont fusé, ces hommages avec la spontanéité du geste que l'on exquise devant une trouvaille dont l'objet était insoupçonné : ce qui a pu faire dire et écrire que les Français ont découvert Beethoven. Quelle leçon d'humilité pour ceux qui prétendent usé le moule ancestral, que l'homme moderne ne saurait plus se repaître de ce qui enthousiasma nos pères et qu'il faut jeter bas tout l'édifice échafaudé par les siècles pour bâtir sur ses ruines la cité future !

Comme bien l'on pense, nos grandes Associations symphoniques ont toutes été des plus soigneuses à glorifier le Titan de Bonn par le moyen de festivals à lui consacrés. La SOCIÉTÉ DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE, la première, a fait ouïr en France des œuvres de Beethoven, a tenu à l'honneur de ne pas faillir à cette tâche, non seulement en montrant un nombre de ses programmes des œuvres du maître l'an, mais encore en participant au concert donné, sous l'égide du gouvernement, dans l'amphithéâtre de la Sorbonne. Les chefs qui ont tour le conduisirent à cette occasion furent MM. V. d'Indy, Rabaud et Philippe Gaubert, directeur-matériau et l'âme quotidien du vénérable de nos orchestres. Ce serait singulièrement se méprendre que croire, en raison de son âge, à sa vaine prié. A ce point de vue, M. Gaubert a été pour un rajeunisseur magnifique qui balaya les préjugés et, tout en respectant les glorieuses traditions, sut ne le laisser étranger à rien de l'œuvre nouveau fécond. Jadis, la « Société » n'était qu'une musée ; grâce à lui, elle est devenue une véritable vivante dont les allures se rajeunissent constamment suivant le modèle de Claude Bernard. Elle ne recule même plus devant ce qui, hier, lui parut un manque de dignité : les premières auditions. Cette année elle donne deux : celle de *Romanichels*, pour violon et orchestre, de M. d'Ollone, et du *Dipyque méditerranéen*, de M. V. d'Indy.



PHILIPPE GAUBERT

Les CONCERTS COLONNE, cette année encore — comme beaucoup d'autres, on veut l'espérer — ont donné leurs manifestations sous la direction de l'éternellement jeune M. Gabriel Pierné. Si l'on considère la dureté des temps présents et les impedimenta qui en découlent, on dira très haut que la grande Association a réalisé l'impossible : elle entend une gerbe de musiques nouvelles fournies. Le détail de ces auditions données par ses soins s'établit chronologiquement de la suivante : *Israël* (E. Bloch), *Bertrand de Born* (Francis Casadesu), *Poèmes* (A. Bertelin), *Ballades françaises* (Ph. Gaubert), *Les poèmes de Saint-Jean* (Jean Gay), *Deux poèmes* (J. Jongen), *Deux esquisses* (H. Escriche), *Orgie* (Turina), *Concert da Camera* (A. Tcherepnine), *Sur des thèmes ariégeois* (Marc Delmas), *Buccolique* (A. Borchard), (H. Busser), *En Corse au matin* (Simone Plé), *Ballade des Gnomes* (Pighi), *Les adieux* (L. Beydts), *Suite* (G. Migot), *Diversissements* (Euterpe (C.-P. Simon), *Salamambo* (Florent Schmitt), *Diversissements* (Euterpe). Et, bien qu'il s'agisse, en l'occurrence, d'une œuvre déjà ancienne, on ne saurait passer sous silence les deux magnifiques exécutions de *François d'Assise*, du maître de maison. Un instant, on put croire que les Concerts-Colonne fussent contraints à émigrer du Château ; mais, bien qu'il n'en sera rien, ce dont on ne saurait trop se louer, car une proposition de local n'eût pas été, vraisemblablement, sans inconvénients inévitables.

Aux CONCERTS-LAMOUREUX, aux destinées desquels préside, avec une fougue irrésistible, M. Paul Paray, les musiques déliquiscentes du dernier bateau qui déjà sombre, ne sont guère en honneur ; le langage, mussolinien avant la lettre, tenu certain jour par Chevillard à l'un de leurs pontifes, ne permet pas de doute à ce sujet ; et M. Paray semble bien vouloir continuer les saines traditions de son illustre prédécesseur en les assouplissant suivant les besoins d'une évolution logique. De ce fait, on peut se rendre compte, en parcourant la liste des premières auditions données par le célèbre orchestre, pour peu que la manière des auteurs qu'elle englobe soit familière. Quant à son ampleur, elle appelle la même remarque que nous avons faite relativement aux Concerts-Colonne. Voici cette liste : *Les émaux bressans* (H. Busser), *Tantit* (J. Homberg), *Panorama* (E. Goupil), *Prelude et scherzo* (L. Nivert), *Poèmes chinois* (Jeanne Dupas), *Intimités* (Mariotte), *Fonctionnaire MCXII* (Florent Schmitt), *Les larmes* (Trémisot), *Sept estampes amoureuses* (A. Borchard), *Ouverture de fête* (A. Kunc), *Suite symphonique* (J. Poneigh), *Trois esquisses* (Jean Déré), *Poème symphonique* (G. Migot), *Trois chants* (G. Migot), *Ouverture de Néra* (La Borner), *Les*



PAUL PARAY

(R. Guillou). Il est indispensable de signaler ici le succès formidable remporté par les séances données au Trocadéro, en soirée, par les Concerts-Lamoureux. Un public extraordinairement dense s'y presse, public veant à pour prendre contact avec les chefs-d'œuvre de la musique qu'il ignore sans cela. C'est un apostolat magnifique qui s'y accomplit et dont les fruits ne peuvent qu'être hautement bienfaisants pour l'art.

MM. Rhené-Baton et Albert Wolff se sont partagés, inégalement, le pupitre des CONCERTS-PASDELLOUP. Le bilan des premières auditions réalisées par cette phalange se décompose ainsi qu'il suit : *Musique pour le Roi Lear* (Debussy), *La Brière* (P. Ladmirault), *Chants d'Anatolie*, *Quatre chants* (C. Pedrell), *Pour la Saint-Jean* (M. Le Boucher), *Le sacrifice d'Abraham* (L. Haudebert). Il faut encore dire les deux belles exécutions, malheureusement privées des lendemains qu'on se croyait en droit d'attendre, du *Gargantua* de M. Mariotte, qui déclina l'enthousiasme sous la direction si vivante et si spirituelle de M. A. Wolff.



RHENÉ-BATON



ALBERT WOLFF

C'est en collaboration avec les Concerts-Pasdeloup que l'ORCHESTRE-PHILHARMONIQUE

DE PARIS, dont Mme Lola Bossan est la fondatrice comme le ressort et dont le but, on le sait, est de favoriser les échanges artistiques avec l'étranger, a terminé sa saison commencée dans le cadre de la grande Salle Gaveau avec l'appoint d'un orchestre personnel. Rue La-Boétie, les Kapellmeisters réputés MM. Siegel, Hans Weissbach, Robert Denzler, Georg Schmevoigt, Evert Cornelis, Scheinplugg, W. Sieben se passeront la baguette sans faire lier connaissance, d'ailleurs, avec des œuvres foncièrement nouvelles pour nos oreilles encore que certaines leur fussent inhabituelles. On en alla autrement pour les concerts donnés au Théâtre Mogador. M. Schneider-Petersen y dirigea la *Symphonie n° 2* de M. Carl Nielsen et la *Rapsodie suédoise* de M. H. Halferen ; M. A. Wolff, le *Song of the death*, de M. Alb. Volonnius. Seuls, MM. E. Kleiber et H. Abendroth suivirent l'exemple de leurs prédécesseurs à la Salle Gaveau, ne faisant entendre que des musiques consacrées. Ce sont des maîtres, d'ailleurs.

Les musiciens doivent être tout spécialement reconnaissants à M. STRAMM pour les seize concerts d'orchestre qu'il a donnés à la Salle Gaveau. À la tête d'un orchestre de tout premier ordre. Au cours de ces séances, dont quelques-unes sont mémorables, il a, en effet, fait connaître un nombre fort important d'œuvres ignorées des Parisiens. A dire vrai, certaines sont apparues entachées de cet esprit que nous stigmatisons au début de cet article, mais elles ne sont que menues poussières à côté du *Psaume* de M. Florent Schmitt, ou du *Martyre de Saint Sébastien* de Debussy, et, de plus, témoignent, malgré tout, d'un assagissement de plume indéniable. L'énoncé de ces révélations tient en ceci : *Le tournoi singulier*, fragments (Roland-Manuel), *Ouverture symphonique* (A. Tansman), *Trois pièces* (Casadesu), *Poème* (Lévidis), *Cloches au matin* (Jarnach), *Sinfonietta* (Beck), *Poème*, pour cor (Ch. Kochlin), *Divertissement* (Larmanjat), *Opérette* (Cl. Delvincourt), *Partita* (A. Casella), *La cathédrale engloutie* (Debussy-Busser), *Fantaisie* (Purcell) — une œuvre bien vieille et bien neuve cependant —, *Concert* (Albert Roussel), *Equateur* (Benoist-Méhain).

Nous en aurons fini avec ce qu'on est convenu d'appeler les « Grands Symphoniques », lorsque sera signalée la tentative d'acclimater des Concerts à l'Olympia faite par M. ALBERT DOYEN, avec une volonté tenace digne d'un écho plus effectivement sympathique dans le public (on y entendit pour la première fois un *Concerto*, pour piano, de M. P. Wladigeroff) et la série de quatre concerts de printemps donnée, au Théâtre des Champs-Elysées cette fois, par M. KOUSSEVITZKY. A son accoutumée, le chef que nous ravit le Boston Symphony Orchestra, inscrivit à ses menus, où les essences les plus diverses voisinent, nombre de pages nouvelles : *Suite en fa* (Albert Roussel), *Le carnaval d'Aix* (D. Milhaud), *Ouverture* (Prokofieff), *Symphonie* (Tansman), *Concerto*, pour harpe (G. Tailleferre), *Tziganes* (F. Lazar), *Impressions de music-hall* (G. Pierné), *Sonate* (Vl. Dukolsky). Il est remarquable que, dans ces deux paires de séances, M. Koussevitzky ait su faire tenir plus de nouveautés que telle de nos Associations dans toute sa saison. Nouveautés importées pour une large partie.



SERGE KOUSSEVITZKY

On l'on. C'est exact, mais il serait singulièrement aventureux de conclure que si certaines de nos Associations ne sortent pas davantage des sentiers battus, la faute en est à la pénurie de la production de nos compositeurs nationaux.

Si, cette saison, il a fallu déplorer la disparition des Concerts-Touche, les orchestres réduits n'ont pas chômé cependant. Il est des musiciens qui méprisent cette forme d'orchestre. On ne saurait nier qu'ils déforment les grandes œuvres, plus ou moins selon leur composition ; mais, néanmoins, il serait profondément injuste de méconnaître combien ils aident à développer le goût de la musique dans des milieux qui en demeureraient ignorants sans eux. Et puis n'existe-t-il pas un vaste répertoire, classique et même moderne, qui s'accommodent à merveille de leurs moyens ? Rien ne saurait donc justifier que l'on se rangeât du côté des grincheux à leur égard.

Parmi les ensembles symphoniques restreints, il en est un qui, depuis des années nombreuses déjà, mène le bon combat dans sa sphère : c'est l'ORCHESTRE DE PARIS. Sous la conduite de M. Georges de Lausnay, il n'a pas fallu à sa tradition, échafaudant ses programmes au moyen d'œuvres célèbres au milieu desquelles se glissent quelques premières auditions : *Le glas*, *Le Taj mahal*, *Le chant de la source*, *Les ondines* (A.-R. Wachtmeister), *Christophe Colomb* (A. Coquard), *Chanson de Vitique* (A. Bertelin), *Trois valses romantiques* (E. Nérini).

Et voici une résurrection : celle des CONCERTS-ROUGE de glorieuse

mémoire. Leurs assises se tinrent sur la rive gauche, naturellement ; au Palais Montparnasse, en l'espèce. Leur chef, M. Léon Loicq, doit être remercié pour avoir fait entendre une gerbe importante d'œuvres classiques, romantiques ou contemporaines loin d'être rebattues, signées de Bach, Schuman, Wagner, Bordes, Florent Schmitt, Ph. Gaubert, etc., ainsi que pour avoir donné une audition, fort belle, du *Miroir de Jésus* d'André Caplet. Il n'est pas jusqu'à des œuvres en première audition qu'il n'ait eu à cœur de monter, notamment la *Symphonie*, de M. Louis Delune, l'*Hommage à Caplet*, de Mme Renée Philippart, et *Le soir descend sur la tranchée*, du signataire de ces lignes.

Les CONCERTS-POULETS, dont les séances ont eu lieu à la Salle Comœdia, le très réputé violoniste M. Gaston Poulet étant au pupitre, sont le nouveau-né de la saison. Ils ont donné un total très important de manifestations, avec le concours de solistes triés sur le volet : qui, toutes, ont remporté un succès incontestable, faisant bien augurer de leur avenir. A l'instar de ses confrères, M. Poulet a eu à cœur de révéler des musiques nouvelles, truffant des programmes d'œuvres aimées du public : *Crépuscule pluvieux* (A. Le Guillard), *Dix mélodies arabes* (Maurice Pérez), *Trois épigrammes grecques* (Cliquet-Pleyel), *Berceuse*, *Rythme de danse* (Simone Plé).

Nous croyons que notre relation sera complète lorsque nous aurons ajouté la vie éphémère des CONCERTS DE L'ARTISTIC (chef, M. H. Morin), qui présentent la *Rapsodie des Pyrénées*, de M. J. Poucigh, celle plus tenace, encore que caméléonesque du composé au simple, des CONCERTS-CAPOLAIDE, celle enfin, bien réelle, des minuscules CONCERTS-DUBRUILLE, dont l'auditoire est toujours d'une densité heureusement inverse à celle de « l'orchestre ».

Voilà pour les manifestations symphoniques à périodicité régulière. Si maintenant, nous passons à celles d'un caractère plus exceptionnel, nous rencontrons sur notre route les Concerts de la SCHOLA CANTORUM, meublés par M. V. d'Indy du *Retour d'Ulysse* de Cl. Monteverdi et des *Beautés* de son maître C. Franck ; les très nombreuses auditions à l'italienne de *Sadko*, de Rimsky-Korsakoff, données par l'OPÉRA RUSSE DE PARIS, sous la houlette de M. Slaviansky d'Agrenoff ; le Festival CARL NIELSEN, organisé par l'Association d'Expansion et d'Echanges artistiques et dirigé par l'excellent compositeur danois lui-même ; les CONCERTS NIELKA, qui amènent alternativement au pupitre MM. Coppola et Georis et se parèrent des premières auditions des *Poèmes arabes* du premier de ces maîtres, *Deux préludes*, de M. Migot, *Conversation*, de M. Bliss, *Trois mélodies*, de M. A. Bernard, la *Prière de Judith*, de M. Honegger, *Deine Stime*, de M. Szymanowski ; le Concert dirigé par M. ANTHONY BERNARD (première audition de *Les guêpes*, de M. V. Williams), BENOIS DE TÖRNE (consacré à ses œuvres) et M. OSKAR FRIED : ce dernier accouplant curieusement la *Neuvième* beethovenienne et le *Sacre du printemps* stravinskiste et s'attirant l'audience, à l'Opéra, d'une salle du plus pur teint locarniste.

Les temps ne sont pas tellement lointains où, en France, la musique chorale n'excédait pas le stade primitif des orphéons plus ou moins perfectionnés. C'est à Charles Bordes que revient l'honneur d'avoir, le premier, constitué une phalange vocale digne de l'art : les fameux CHANTEURS DE SAINT-GERVAIS. Le pater-fondateur ne tarirait certainement pas d'éloges s'il entendait les somptueuses interprétations réalisées par eux sous l'impulsion si intelligente et si intimement musicale de leur chef actuel, M. Paul Le Flem. Ce groupement d'élite ne s'est, d'ailleurs, point contenté de se faire entendre à capella, notamment en son église patronymique ; il a prêté son précieux appoint à nombre de séances symphoniques, permettant, en toute sécurité, l'abord d'œuvres avec chœurs. De même le CHŒUR MIXTE DE PARIS, soumis à la baguette de M. Marc de Ranse. A lui on doit les premières auditions, au cours de ses manifestations, de *Frère Jacques*, de M. de Ranse et *Cinq chansons* populaires du répertoire du célèbre Orféo Catala, de Barcelone. Enfin, Paris est doté d'un troisième groupe choral professionnel en LES CHANTEURS DE LA SAINTE-CHAPELLE. Leur activité a peut-être été moins sensible cette année que les précédentes, encore qu'on leur doive deux belles séances s'étant déroulées à la Sainte-Chapelle et la Salle Gaveau.

L'évolution est une condition même de la vie, attendu que ce qui n'avance pas recule, dit la sagesse des nations. Et recule dans quelle direction ? Vers la mort. Si l'on devait s'en tenir à cette vérité de sens commun, on serait amené à conclure que la vétusté des deux institutions s'étant vouée à la tâche de faire connaître les œuvres nouvelles de musique de chambre, la SOCIÉTÉ NATIONALE et la S. M. I., est patente. Car que leur voit-on tenter de nouveau ? Rien pas même l'élaboration d'un plan d'action. Et pourtant ne devraient-elles pas être deux flambeaux-guidant vers deux idéals un peu différents ? Ne le furent-elles pas dans le passé ? Chaque année à pareille date, nous ne pouvons que constater leur apathie alors que nous désirerions célébrer leur rénovation. Constatons donc, sans plus, en reproduisant un catalogue de premières auditions.



PIERRE DE BRÉVILLE
Président de la Société Nationale

Celui de la Société Nationale d'abord : *Pastorale* (H. Gagnobin), *Trio* (J. Gras), *Suite* (M. Labey), *Trio* (M. Journeau), *Leïla et Médjouna* (L. Rohozhinski), *Sonate*, pour piano (Y. de la Casinière), *Proses lyriques* (J. Pillois), *Concert* (R. de Castéra), *Trio* (Turina), *Deux mélodies* (Ch. Solty), *Quatre Esquisses* (Ph. Gaubert), *Suite*, pour guitare (A. Broqua), *Deux poèmes de Ronsard*, *La cloche jêlle* (P. de Bréville), *Suite en trio* (Delune), *Sept Esquisses* (de Bréville), *Sonate*, pour violon et piano (Harsanyi), *Trois mélodies* (Lowther), *Contes de fées* (d'Indy), *O ! mon ange gardien* (de Bréville), *Deux mélodies* (Guy-Ropartz), *Trio* (J. Barbillon), *Mélodies arabes* (M. Pérez), *Il° parc d'attractions* (M. Blancafort), *Deux mélodies* (C.-P. Simon), *Quatuor en sol majeur* (Guy-Ropartz), *Symphonie*, pour orgue (P. Kunc), *Huit préludes* (A. Tchérenpine), *Trois pièces*, pour flûte et piano (A. Chapuis), *Gançiones* (C. Pedrell), *Concert* (d'Indy), *Deux pièces*, pour orgue (Bertelin), *Deux guirlandes sonores* (Migot).

Et celui de la S. M. I. ensuite : *Deux poésies de la Renaissance* (S. Demarquez), *Valse* (R. Philippart), *Sonate*, pour violon et piano (Bil enbaum), *Trio* (Harsanyi), *Suite en trio* (Rohozhinski), *Septuor* (Harsanyi), *Deux chants*

religieux (R. Pett), *Sonate, pour hautbois et piano (Le Borne), Cinq Improvisations (Tansman), Deux chants (J. Leguérny), Sonate, pour violon et piano (F. Berthet), Mercier Beauté (R. Bennet), Le premier livre de divertissement français (Migot), Radeport (J. Rivier), Deux chansons d'amour et une autre gaie (F. Lazar), Quatuor à cordes (Delaney), Deux mélodies (Vermeulen), Quatuor n° 3 (C. Beck), Quatuor op. 37 (Szymanowski), Quatuor (Halffter), Quatre chants populaires espagnols, Au jardin de Lindaraja (J. Nin), Trio, pour flûte, clarinettes, basson (Ch. Kocchlin), Deux mélodies (R. Hansen), Sextuor (R. Harris). En outre, la S. M. I. a donné des festivals consacrés, chronologiquement, à M. Ravel, à Debussy, à MM. Honegger et E. Bloch.*



LÉO SACIS
Vice-président
de la S. M. I.

Parmi les séances de musique de chambre ayant présenté un intérêt capital, il faut tirer hors de pair les deux concerts offerts par la Maison Durand et Cie, dont les programmes furent de véritables comprimés de splendeurs, tant au point de vue de la qualité générale des œuvres que de la beauté propre de l'interprétation. Ils étaient à base de nouveautés de haute classe, celles-ci : *Sonate, pour violon et piano (L. Aubert), Deux pièces, pour piano (Rhené-Bâton), Final, pour violoncelle et piano (Florent Schmitt), Deux pièces, pour instruments à vent (Guy Ropartz), Sérénade (P.-O. Ferroud), Sonate, pour violon et piano (M. Ravel), Odes anacréontiques (A. Roussel). Il est une de ses œuvres qui a, semble-t-il, déçu ou tout au moins déçouté : la *Sonate, de M. Ravel*.*

Encore est-il bon de signaler parmi les Sociétés ayant eu à cœur de sortir des sentiers rebattus celle s'intitulant apostoliquement Pro Musica. L'une de ses séances fut fertile en musiques neuves et imprévisibles même, ce que ne veut pas dire qu'elles ne soient foncièrement discutables, d'ailleurs. Elles portent comme titre : *Trio (W. Pijper), Trois cantiques de Jocrui (Mihalovic), Sérénade (Grand Still), Octandre (Ed. Varèse), Karaguerz — fragments de ballet (Mihalovic)*. Dans le même ordre d'idées doivent être louées aussi les manifestations organisées à la Sorbonne par Mme Jane Mortier.

Encore, un homme doit être rendu aux groupements qui, bien que n'obéissant qu'à des mobiles moins élevés (l'exaltation de la pensée contemporaine par sa diffusion et, partant, l'alimentation d'une source que tarirait l'ignorance ou l'indifférence), ont hissé sur le pavois non des œuvres, mais des interprètes : la Société PHILARMONIQUE où, l'an durant, se font entendre les rois des traducteurs, LA TROMPETTE. ENTRE SOI, dont les séances attirent toujours l'élite de l'aristocratie parisienne par leurs programmes parfaitement équilibrés et superbement présentés, LES AMIS DE LA MUSIQUE.

Mention doit être faite également des manifestations organisées par l'U. F. P. C., l'U. F. A. M., RÉNOVATION, dont le but louable est d'aider les jeunes et qui y parviennent heureusement ; des CONCERTS POUR LA JEUNESSE jetant la bonne semence du goût musical dans les sensibilités enfantines, grâce au dévouement éclairé de Mme Paulette Mayer, et qu'il est profondément désirable de voir survivre bien que des devoirs impérieux veulent la fondatrice à une autre tâche.

Enfin, la disparition du CAMÉLÉON ne saurait laisser personne insensible. Il y avait là un foyer d'art intense alimenté par l'intelligente activité de M. Mercereau. Après avoir tenté de tenir cette saison encore, il a dû se rendre au début de l'année : il en résulte un grand vide et, à l'évoquer, une tristesse plane.

Pour un artiste, donner un concert n'est non seulement plus rémunérateur, mais même fort dispendieux. Et cela de plus en plus. Les prix de location des salles augmentent, les affiches coûtent quasi leur poids de billets de rent sous : or, qu'est-ce que cent affiches dans une capitale de 12 kilomètres de diamètre pour drainer les foules ! Dans l'impossibilité où est le plus grand nombre de proportionner les moyens à la fin désirée, il se contente de se faire entendre devant un parterre d'amis. Encore ceux-ci se font-ils bien souvent tirer l'oreille. Un jadis proche encore, le « billet de faveur » les aléchait. Actuellement, l'« invitation sans taxe » elle-même prend trop souvent le chemin de leur corbeille à papier. Il faudra que nos ingénieux organisateurs de concerts songent à une entente avec la Société des Transporteurs en commun afin que celle-ci, sur simple présentation d'un programme, voiture les auditeurs « à l'œil » et en première classe : le concertiste payant la note, bien entendu. Et, il ne faut pas se faire d'illusions, ce nouveau charme n'opérerait qu'un temps.

Eh bien, le croirait-on, en dépit de tous les découragements qui pourraient légitimement éteindre le zèle des concertistes, le nombre des séances données par eux n'a pas été sensiblement inférieur à celui accusé par la statistique de l'an passé. Et ce nombre est infiniment supérieur à celui de 1911. Tous sont des stoïques parce qu'ils savent que leur devoir envers la musique exige impérieusement qu'ils continuent leur apostolat vital, et aussi parce qu'ils n'ignorent pas que leur propre intérêt leur commande de « tenir » malgré tout. Se résolvant en silence, ne se coucheraient-ils pas eux-mêmes dans le linceul de l'oubli ? — Cependant, on est dans l'obligation de convenir que les manifestations ont beaucoup d'étrangers pour héros. Beaucoup, mais moins cependant qu'un examen superficiel pourrait le faire penser.

Une chose absolument remarquable et réconfortante, c'est la constatation du nombre de premières auditions qui s'infiltrèrent dans les programmes. Un musicien considérable disait un jour, que les compositeurs se désintéressent des Sociétés dont la raison d'être est de révéler leurs œuvres et que ceux-ci en confient plus volontiers le soin à l'initiative privée. Vous avez la plus haute l'énoncé des nouveautés jouées à la Société Nationale et à la S. M. I. Prenez connaissance maintenant de ce qu'on fait pour la musique les particuliers. Et vous tirerez la conclusion qui s'impose en arrivant au terme de la liste que les faits vont m'amener à allonger devant vous. Entre parenthèses le nom des interprètes qui ont préféré servir la cause vitale de la musique plutôt que celle de leur porte-monnaie qu'eût vraisemblablement moins vidé un « réclat Chopin » ou « Schumann » :

Troisième Quatuor à cordes de Swan Hennessy (QUATUOR LOISEAU) ; Chant funèbre de Al. Georges, L'Inconnu de Louis Aubert, La Fuite des heures de Maurice Imbert (JEANNE RAMBAU) ; Douze Préludes de Robert Casadesus (L'AUTEUR) ; Six Pièces de R. Casadesus (L'AUTEUR) et Mme R. Casadesus ; Suite pour piano de Johansen (W. ALME) ; Halls de A. Chérepino (HÉLÈNE BAUDRY) ; Novelettes pour piano de Tibor Harsanyi (L'AUTEUR) ; Air d'Hélène de Chabrier, Arc-en-ciel, Dinah de J. Wiéner

(MME SAFONOWA) ; Sonate en la majeur et mineur de Nicolas Paganini (CLAUDIO ARRAU) ; Introduction et ronde de F. Schubert ; Six Mélodies de Alb. Doyen (MME ALBANE) ; La Chanson de Roland de B. GAURY ; Concerto de Vivaldi (MM. BOREL et FRIEDL) ; Aria de Bononcini, Aria de Capranica de L. Leo (MME ALBANE) ; Quatuor de Jacques Durand (LOLA DOMMANGE) ; Dix Pièces de Durand (LOLA DOMMANGE et E. WARNERY) ; Sonate pour piano de R. Hahn (MAGD. TAGLIAFERRO et G. BOUILLE) ; Sonate pour piano de O. Guerra (M. A. PRADIER et L. ZIGHÉRA) ; La Chanson de F. de Breteuil (ALBERT LÉVÉQUE) ; Toccata de Lourié ; Chanson de la Jonque de Marcel-Bertrand (S. GUELLE) ; Overture (QUATUOR DE HARPES M. L. CASADESUS) ; Fruya Palmgren (W. ALME) ; Jupiter et Europe de Clérambault ; Purcell, Dorinda e Filino de Scarlatti (N. CELLERIER et S. GUELLE) ; Sonate pour violon et piano de Marc Delmas (A. HESKIA) ; Deux Fables de Gretchaninoff (M. T. GONTZOFF) ; Quatuor à cordes (QUATUOR BASTIDE) ; Piedigrotta 1914 de Castelnuovo-Tedesco (CHEX) ; Chant du père de Marcel-Berthet (LE CHORAL) ; Belle sorcière, A un poète ignorant de Marcelle Soulage (LOUIS VILLANELLE de J. Canteloube (CHORALE GEFFROY) ; Sonate pour piano et piano de F. Alfano (YVES CHARDON) ; A little chamber music de Quatuor de T. Harsanyi (QUATUOR ROTH) ; Trois Caprices de Maurice Imbert (CONCERTS PAULETTE MAYER) ; Sonate pour violoncelle seul de E. Wellesz (YVES CHARDON) ; Toccata de A. DESSANE) ; Final de Florent Schmitt (J. SERRES) ; Prélude de G. A. COCQ) ; Habanera de H. Tomasi (J. TZIÉNE) ; Trois fantaisies de Louis Vierne (MARTHE BRACQUEMOND) ; Quatre Szymanowski (J. SMETERLIN) ; La petite maison de A. Pollonais (TOMBES-VALLIÈRES) ; Trois Variations de F. Monpou, Parc de Blancfort (R. VINÈS) ; Quatuor de Mel-Bonis (MME MOREAU L. ZIGHÉRA, JURGENSEN et STURZENEGGER) ; Suite de Mel-Bonis (MME MOREAU-LEROY et L. ZIGHÉRA) ; Quatuor à cordes de Dedering (QUATUOR GULEVITCH) ; Sonatine pour piano de R. Hublé (A. WASSON) ; Quatuor vocal de J. Rivier (QUARTETTE VOCAL FRANÇAIS) ; Deux Pièces de R. Hublé (MME STELL, MM. VERNEY et PASQUIER) ; Teniera de Nicholson Lac au soir, la Fontaine de l'Acona Paola, Scherzo de Ch. Griffes (SHELEBOY) ; Types de P. O. Ferroud, Quatre Mouvements de M. Delannoy (H. PIGNART) ; La Synagogue de Th. Szanto (G. CASSADO et L'AUTEUR) ; Contre-rimes de Maurice Delage (MAGD. GRESLE) ; Cinq Mélodies de B. Dutoit (MME MAC ARDEN) ; Messe pour quatre voix de René Philippart (CONCERT GERMAIN BERTAL) ; Concerto pour piano de Respighi (FRÉDÉRIQUE GAUTHIER) ; La Tentation de Saint-Antoine de V. Davico (BERTHE) ; Chant des Sirènes, Chant de la poire de A. Honegger (R. DE LORMOY) ; Suite de Stravinski (J. SZIGETI) ; Le petit veau de Martinu (BLANCHE DEFOUR) ; Nico Horigonchi de E. Passani (LYSE DE FLORANE) ; Quatre Pièces de P. Wladigeroff (LUCIEN SCHWARTZ) ; Trois pièces Préludes de G. Migot (G. BLANQUARD et U. BAUDUIN) ; Sonate pour violon et piano de A. Hübner, Sonate en deux poèmes pour violon et piano de F. Rasse (J. BRUTEUX et A. VELUARD) ; Que te dirais-je ? de M. d'Argueux (ROY-ROYAL) ; Nacht Musik de Castelnuovo-Tedesco (E. DI LAURA) ; Sonate pour flûte et piano de E. Schulhoff (R. LE ROY et L'AUTEUR) ; Deuxième Quatuor de Louis Dumas (QUATUOR ZIGHÉRA) ; Durch Einsamkeiten de Marx (MME FAIRBANK) ; Nocturne, Trois Préludes de A. Frago, Trois Préludes de Borokiewicz (V. CIN) ; Introduction et Potonaise de R. Casadesus (MAURICE MARECHAL) ; Trois Sonnets de Pétrarque de Pizzetti (MARYA FREUND) ; Quatuor à cordes de Jean Déré (QUATUOR BASTIDE) ; Adonai et Rachum de F. Quinet (MAD. GREY) ; Sonate pour piano de Ch. Darnton (A. HALLIS) ; La coupe inspirée de S. Demarquez (SIMONE BREUIL) ; Trois Petits Préludes de Max Jacob (ALBERT LÉVÉQUE) ; Prélude pour violon de G. Geoffroy (R. BARTHALAY) ; Concerto pour clavecin de M. de Falla (L'AUTEUR) ; Paysages égyptiens de H. Tomassi, Suite de M. Franck (LUCETTE DESCAZAY) ; Le bonheur est dans le pré de Marg. Canal (ALEX. JOUVIN) ; Zing, les Allogens de J. Veyhel (MME AVRA) ; Estace de J. Veyhel, Symphonie de M. F. Gaillard (DIXTEUR EOLIE) ; Blanche Théorie de W. Marie (L'ÉCOLE VOCAL DE PARIS) ; Vision idéale de V. Moscato (LUCILLE CHALFANT) ; Dans la nuit de Bloch (ERNESTINE STROUD) ; Quatuor de E. Terzi (QUATUOR KRETTLY) ; Berceuse de D. de Souza (FERNANDO COSTA) ; Canzonetta de Veretti (MARIA CASTELLAZZI) ; Cinq Chants nègres de Blair Fairbank (B. WEBSTER) ; Cinq Mélodies russes de Vl. Pohl (N. KOCHITZ) ; Trois Danses de F. Lazar (SOETENS) ; Introduction et Scherzo de Léo Weiner, Pièce de T. Harsanyi (J. KABOS et T. HARSANYI) ; Sonate pour violon et piano de K.-B. Jirak (J. ALPAERTS et XIX-GRÉVOISIER) ; Pastorale de Carlos Euzés (la « CLEF DE SOL ») ; Troisième Prélude et Fugue pour violoncelle seul de Abbate (A. CLÉMENT) ; Les ingénus de R. Laparra, La Promesse inutile de G. Migot (V. PRAHL) ; Poèmes d'enfant de O. Espla (DOLORÈS DE SILVEIRA) ; Chansons canadiennes de A. Tremblay (V. BRAULT) ; Etude pour piano de H. Lévy (B. VIOLE) ; Voyage à Paris de Marcel Gaveau, La Flûte du chœur de J. Fougère (LOUISE MATHA) ; Première Sonate pour piano de Rodolfo Mathieu, Trois Eskimos de J. Calliou (L.-P. MORIN) ; Six Petites Études pour piano de Schœnberg, Sonate pour piano de Berg (J. ROSANKA).

Et maintenant, à l'agitation fébrile qui secoue durant « la saison » succéder le calme des villégiatures estivales. Les musiciens goûteront-ils pour cela les beautés communes d'une farniente vide ? Non, car tous ceux qui vivent par la pensée, qu'ils soient créateurs ou interprètes, ne travaillent jamais aussi intensément qu'alors qu'ils paraissent ne rien faire ; la speculation intellectuelle a besoin pour prendre corps que l'organisme physique soit au repos ou, tout au moins, ne soit animé que par des réflexes. Plus les uns et les autres, aspirant l'air parfumé d'un soir d'août sous une voûte céleste constellée de mondes, réfléchissent à l'essence de la musique, cette musique qui est le miroir, le plus parfait peut-être, des univers et de leur vie, considérant les rythmes multiples qui la régissent, qu'ils en viennent à se persuader que tout art des sons voulant ignorer l'un pour exalter l'autre, tout art des sons qui dans ses mouvements physiques n'obéit pas à une composition porte en soi un germe de mort tout comme serait capable de susciter l'absence de révolution subite de notre vieux globe terrestre. Lorsqu'ils se seront persuadés de la nécessité poly-rythmique de la musique, ils seront tout près de conclure que le communisme musical est une réaction, à le considérer comme un pavé jeté sous la roue de l'évolution et de l'écartelant de leur indifférence justicière.